

7. La présence qui sauve tout

La présence de Jésus change tout, elle renouvelle toutes choses : « Voici que je fais toutes choses nouvelles », dit le Seigneur dans l'Apocalypse (Ap 21,5). Jésus renouvelle toutes choses en nous sauvant, en venant nous sauver. Dieu aurait pu nous sauver depuis le Ciel. Mais il est venu nous sauver par sa présence, comme l'exprime une phrase de saint Bernard que je cite toujours : « Il a voulu venir Celui qui aurait pu se contenter de nous aider » (*Sermon 3 pour la Vigile de Noël*).

C'est la promesse que Dieu a faite par la bouche de Jérémie : « Je conclurai avec eux une alliance éternelle : je ne cesserai pas de les suivre pour les rendre heureux et je mettrai ma crainte en leur cœur pour qu'ils ne s'écartent pas de moi. » (Jér 32,40)

Nous sommes sauvés si Dieu est avec nous. Il ne suffit pas que Dieu fasse quelque chose pour nous, qu'il nous comble de bienfaits à distance. Il le fait toujours et de toute façon en nous donnant l'existence, en nous offrant chaque instant de notre vie. Mais il le fait aussi pour les pierres, les plantes et les animaux. Exister, pour chaque créature, est un don gratuit de la bonté de Dieu. Mais Dieu ne nous a pas créés uniquement pour exister, mais pour être avec Lui, pour une relation d'amour avec Lui ; nous sommes faits pour vivre au paradis, c'est-à-dire dans un état où la communion avec Dieu est pur amour et joie réciproques. Oui : « Être avec Jésus c'est le paradis ».

Dans cette lumière nous comprenons aussi ce que veut dire la « crainte de Dieu » dont parle Jérémie et qui revient souvent dans la Règle de saint Benoît.

La véritable « crainte de Dieu » n'est pas d'avoir peur de Sa présence, mais de craindre de la perdre. Lorsque Adam et Ève se sont cachés après le péché, alors que Dieu venait se promener dans le jardin d'Éden et les appelait, ils n'ont pas éprouvé la « crainte de Dieu » mais seulement la peur de Dieu, la peur de son châtiment. Ils ont projeté leur sentiment de culpabilité sur le Seigneur. Ils avaient peur de ne pas pouvoir se défendre contre le châtiment du Seigneur. Or, Dieu qui est amour, comme le dit Jérémie, ne peut venir vers nous autrement que pour nous faire du bien, même si nous avons péché, même si nous l'avons offensé.

À Judas qui vient vers Jésus pour le trahir, il dit : « Mon ami ! » Mais Judas ne s'approche pas de Jésus pour être avec lui, pour s'attacher à sa présence, mais pour le livrer, pour se débarrasser de lui, afin que les gardes l'arrêtent et l'éloignent de ses disciples et de ses amis. Judas s'approche de Jésus et l'embrasse pour supprimer sa présence parmi eux, sa présence dans le monde, et donc pour supprimer le salut. Il n' imagine pas que c'est précisément cette trahison qui rendra la présence du Christ encore plus réelle, plus offerte, et donc plus salvatrice pour tous, sauf pour ceux qui la refusent.

L'exigence du *timor Domini*, de la crainte de Dieu, revient souvent dans la Règle de saint Benoît, afin de vivre en vérité la vocation monastique et toute tâche qui peut nous être confiée au sein du monastère. Et à chaque fois, la crainte de Dieu est nécessaire pour adhérer à la présence du Seigneur dans les frères, les malades, les hôtes et les pèlerins, c'est-à-dire pour reconnaître et servir d'une manière appropriée la présence incarnée du Christ.

Pour saint Benoît, la crainte de Dieu est une question d'amour de Dieu et du prochain, d'amour de Dieu dans le prochain. Au chapitre 72, il résume le sens véritable de la crainte de Dieu en demandant aux moines : « Ils craindront Dieu avec amour – *amore Deum timeant* » (RB 72,9).

Comprendre la crainte de Dieu comme le désir de ne pas se détacher de la présence du Seigneur, comme la peur de l'oublier, de ne pas le reconnaître et de ne pas l'adorer à chaque rencontre et en toute circonstance ou dans chaque geste de prière, de service, de travail, de responsabilité, jette une grande lumière sur notre vie et notre vocation ainsi que sur la vocation de chaque chrétien. Toute notre vie est unifiée par la foi en Jésus présent, par le désir de contempler sans cesse son Visage, d'accueillir son regard bienveillant et bienfaisant sur notre vie. Quand Jésus a regardé Pierre dans la cour du grand prêtre (cf. Lc 22,61-62), ce fut véritablement un acte d'immense bienveillance, même si Pierre l'a reçu comme une épée qui lui transperçait le cœur, car dans ce regard, Pierre a retrouvé toute la vérité de sa vie, tout le sens de sa vocation, toute sa dépendance à l'égard de la présence de Jésus. C'est pourquoi la nouvelle de la mort de Jésus fut certainement terrible pour lui, car c'était comme s'il mourait lui-même et que tout en lui était anéanti. Mais cette épreuve permettait que pour lui, la résurrection fut une renaissance totale, une résurrection de son existence, de son cœur, de son « moi » le plus authentique.

Chaque fois que, au sein de l'Ordre, nous sommes témoins de graves manquements à la vérité, à l'obéissance, à l'humanité, à la fidélité à la vocation, je me rends compte de plus en plus que le véritable problème n'est pas tant le péché, l'infidélité, ni même la méchanceté et le mensonge dont font preuve certaines personnes. Nous sommes tous, d'une manière ou d'une autre, pécheurs, infidèles, méchants et hypocrites. Le véritable problème, c'est l'absence de crainte de Dieu, de la crainte de perdre la présence du Christ. Je ne dis pas cela pour condamner, mais il est important de comprendre que le véritable problème est précisément celui-là ; c'est donc sur ce point qu'il faut essayer d'agir, d'aider, de former et de nous convertir tous. On ne devient pas saint parce qu'on est bon, fidèle, sincère, sans péché, mais parce qu'on permet au Seigneur présent de nous sauver de notre méchanceté, de notre infidélité, de notre mensonge et de notre péché.

Nous ne devons surtout pas oublier que si la crainte de Dieu est la crainte de perdre sa présence, on n'y éduque pas en cultivant la peur, mais en cultivant la Présence. On n'apprend pas à nager en cultivant la peur de se noyer, mais en prenant goût à l'agrément d'être dans l'eau, de rester à flot et d'avancer par des mouvements précis. Ce n'est que si nous prenons goût à la Présence du Seigneur qui est la réalité la meilleure, la réalité la plus belle qui puisse habiter notre vie, que nous veillerons véritablement à ne pas la perdre.

Mais la présence du Christ est-elle véritablement le cœur de la vie de nos communautés ?